

Fanny Colonna, Une vie au-delà des frontières

Amín Pérez, EHESS/Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux

Il m'est plus difficile que mes prédécesseurs de parler de Fanny Colonna¹. Je ne l'ai côtoyé que ces deux dernières années, lors des échanges informels et à travers des entretiens en lien avec ma thèse sur les parcours et les travaux d'Abdelmalek Sayad et de Pierre Bourdieu en Algérie. Mais cet objet a donné une teneur particulière à nos conversations. Cette histoire était aussi la sienne. Celle de ses premiers pas militants et scientifiques pendant la guerre coloniale, constamment actualisés dans son œuvre en Algérie indépendante. Ce sont quelques expériences que je voudrai ici vous livrer, qui m'ont permis de découvrir son rôle de médiatrice savante et politique.

Sa volonté de transmettre le savoir n'a certainement pas laissé d'indifférents. Fanny Colonna a été une "passeur" de connaissances. J'ai découvert son désir de partager ses expériences et le sens aigüe de son savoir. Sans aucune prétention d'autorité de savoir, elle était toujours à l'écoute et prête à discuter avec les étudiants. À Paris comme à Alger, ses maisons ont été des refuges pour de nombreux anthropologues, sociologues ou historiens en quête de nouveaux terrains ou d'espaces de réflexions. Sans détournement ni complaisance, Fanny partageait ses convictions. Elle avait toujours des mots très justes pour définir les phénomènes politiques les plus énigmatiques et faire opposer l'absurdité d'une « grande théorie » par une de ses multiples anecdotes recueillies dans les collines oubliées de l'Algérie. Mon dernier souvenir remonte à juillet dernier. Nous quittons plus tôt que prévu l'assemblée de l'IRIS. Elle pour se reposer, moi pour poursuivre la rédaction de la thèse. Notre chemin a décidé autrement : nous avons parlé de l'Algérie. Était-il possible autrement pour cette femme qui est restée profondément attachée à ce pays ? J'en doute...

Fanny ramenait toujours avec elle les histoires de sa terre natale. Celle qu'elle a sillonnée en près de cinquante ans d'enquêtes et pour laquelle elle s'est toujours engagée personnellement, scientifiquement et politiquement. Cet investissement renvoie à une enfance marquée par la volonté paternelle d'une socialisation en milieu « musulman » et une scolarisation à Constantine, foyer du mouvement nationaliste. Ce militantisme se réaffirme lorsqu'elle fait la classe prépa au Lycée Bugeaud en 1953 et ultérieurement à l'Université d'Alger, en s'impliquant dans les mouvements de jeunesse chrétienne qui s'associent avec le courant des « Centralistes ». Elle collabore dans la revue « Conscience maghrébine » et participe même dans la contre-offensive du 6 mars 1956, où André Mandouze est sauvé de peu d'un lynchage par les « Algérie Française » de l'Association Générale des Étudiants d'Alger (AGEA). Tout en poursuivant une licence de psychologie et ensuite de sociologie, elle a continué son investissement aux côtés du FLN ; cela y compris sous les rouages de l'OAS. Ensuite, face aux vagues de départ d'enfants d'« européens » au lendemain de l'indépendance, Fanny reste. Elle connaissait aussi bien les vicissitudes de l'administration coloniale que les ambivalences du nationalisme algérien, qui ont par ailleurs coûté la vie à son père. Un engagement en sciences sociales commence alors. Elle fait partie de cette génération d'intellectuels qui va prolonger la critique par le terrain des sciences sociales. Ses travaux sur la société rurale ou la religion en Algérie aux moments de grandes réformes (années 1970) ou plus récemment encore ses activités au sein du *Comité international de soutien aux intellectuels Algériens* pendant les moments forts de la guerre civile algérienne (1991-2001), en témoignent.

Ces engagements prennent tout leurs sens si on les replace dans le contexte hostile et contraignant que caractérisaient les sciences sociales en Algérie : celui d'un savoir ethnologique délégitimé car toujours perçu comme bras droit de la colonisation et d'une connaissance encadrée par les préoccupations économiques et politiques du gouvernement en période de l'industrialisation. Si, pour des circonstances familiales (mère de quatre enfants), Fanny ne rejoint pas le groupe de jeunes qui fait de l'éthographie autour de Pierre Bourdieu (1958-1962), – je pense notamment à Alain Accardo et à Abdelmalek Sayad qui renouvèleront le sens de la sociologie et marqueront considérablement sa pratique en France –, elle s'implique dans la formation de nouvelles générations de chercheurs en Algérie à travers le Département de sociologie de l'Université d'Alger et ensuite par le Centre de Recherche Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE). Elle a aussi participé des initiatives collectives et individuelles entre les deux rives de la méditerranée, qui ont contribué à la circulation d'objets d'études et d'approches méthodologiques. C'est notamment le cas du CERDESS (Centre d'Etudes et de Recherche et de Documentation en Sciences Sociales), qui a accueilli des chercheurs du Centre de Sociologie Européenne (Jean-Pierre Briand, Remi Lenoir, Jean-Claude Passeron, Robert Castel ou Abdelmalek Sayad) et les a fait confronter aux intellectuels algériens établis, à ceux de la *Coopération* ou aux jeunes algériens en formation parmi lesquels Mouloud Mammeri, Mostafa Lacheraf, Jean Leca, Jean-Claude Vatin, Aïssa Kadri, Mustapha Haddab ou Rachid Sidi Boumedine. Cette circulation de savoirs s'est poursuivie en terre d'immigration. À titre indicatif, elle vient notamment s'impliquer dans les années 1970 avec Sayad à la direction du Groupe d'étude et de recherche sur le Maghreb (GERM), qui propose un espace d'échange sur les transformations économiques, sociales, culturelles et politiques au Maghreb. C'est dans ce cadre qu'elle contribue au tournant des sciences sociales.

Finalement, comment s'abstraire de sa volonté d'établir un savoir situé dans le temps, loin d'une théorisation générale du réel. Le cas de la paysannerie est à ce titre très révélateur. Fanny s'est beaucoup intéressée aux modalités par lesquels les détenteurs du savoir et du pouvoir ont perpétué une image stigmatisante ou anhistorique de la société paysanne, définie en termes « tribaux », de dépossession, d'irrationalité, d'harmonie ou d'archaïsme. Ces images avaient une fonction politique et intellectuelle qui arrangeait chacune de ces parties. D'une part, des chercheurs qui voulaient trouver un terrain doté d'un mode d'organisation sociale intact dans le temps maniable à leur théorie. D'autre part, des élites politiques du parti persuadées que « la révolution c'était quelques têtes et que les paysans étaient les pieds ». Si cela les arrangeait, elle dérangeait profondément Fanny qui s'est proposée de faire du plus évident l'objet même des sciences sociales. Ce n'était pas une énième étude de la société rurale qu'elle cherchait à nous faire imaginer. Mais de nous faire découvrir une anthropologie proche des pratiques ordinaires des paysans, des rapports inégalitaires qui traversent ces groupes et des ressources dont ils disposent et qui donnent quotidiennement sens à leur existence.

Cette signification conjointement épistémologique et humaine que Fanny lègue aux sciences sociales, rappelle aujourd'hui ses dernières lignes des *Versets de l'invincibilité* : « Un jour... comme dit A. à la fin du *Regard d'Ulysse*, je reviendrai. Je serai un autre homme (une autre femme), avec d'autres habits. Je te parlerai du citronnier qui fleurit dans ton jardin... Et tu me raconteras encore la fleur de dérision qui pousse dans l'enclos de la scolastique ».

¹ Voir les interventions de Luc Boltanski, Tassadit Yacine, Monique de Saint Martin et Abdelhalim Berretima.